Document généré le 12 oct. 2024 03:28

Urban History Review
Revue d'histoire urbaine

Bocquet, Denis. *Rome ville technique (1870–1925). Une modernisation conflictuelle de l'espace urbain*. Rome, École française de Rome, 2007, 440 p.

Robert Gagnon

Volume 37, numéro 2, printemps 2009

Downtowns, Past and Present

URI : https://id.erudit.org/iderudit/029578ar
DOI : https://doi.org/10.7202/029578ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (imprimé)
1918-5138 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gagnon, R. (2009). Compte rendu de [Bocquet, Denis. *Rome ville technique (1870–1925). Une modernisation conflictuelle de l'espace urbain*. Rome, École française de Rome, 2007, 440 p.] *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, *37*(2), 63–64. https://doi.org/10.7202/029578ar

Tous droits réservés © Urban History Review / Revue d'histoire urbaine, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Book Reviews / Comptes rendus

Bocquet, Denis. *Rome ville technique (1870–1925). Une modernisation conflictuelle de l'espace urbain.* Rome, École française de Rome, 2007, 440 p.

Le livre *Rome ville technique (1870–1925)* de Denis Bocquet nous offre un bel exemple d'une analyse d'un objet technique, les égouts romains, perçu comme un enjeu éminemment politique. Cette étude de 440 pages, très bien documentée, basée sur des archives souvent inédites, propose, en effet, d'expliquer l'histoire du chantier du Tibre, tout comme celle de la mise en œuvre du réseau intégré d'égouts, en les rapportant aux divers changements politiques et institutionnels qu'ont connus l'Italie et la Ville sainte au cours d'une période cruciale de leur histoire. C'est là un angle d'analyse qui, sans adopter entièrement les approches des constructivistes de la sociologie des sciences et des techniques anglo-saxonne, s'en approche, ne serait-ce qu'en privilégiant les conditions sociales (surtout politiques devrait-on dire dans ce cas-ci) pour rendre compte du développement d'un objet technique.

Cette histoire sociopolitique « des institutions et de la décision, autour des enjeux de modernisation technique » que représentent la canalisation du cours du Tibre et la construction des grands égouts collecteurs commence par un long survol (trois chapitres) de l'histoire politique de l'Italie en général et de Rome en particulier. Il faut attendre la page 105 avant d'entrer dans le vif du sujet, soit l'analyse des rapports entre les institutions politiques (locales, nationales et vaticanes) et les prises de décision au sujet de la modernisation de certaines infrastructures urbaines au début des années 1870. S'ensuivent alors six chapitres qui retracent les luttent mettant aux prises garibaldiens, socialistes, conservateurs catholiques, ministères nationaux, comités municipaux…, dont les enjeux sont non seulement de déterminer le nouveau tracé du cours du Tibre, d'imposer un projet spécifique d'égouts collecteurs et de préserver ou d'éliminer certains sites archéologiques de la Ville éternelle, mais surtout de délimiter les différentes sphères de compétences ou d'influence des institutions impliquées dans la modernisation du territoire urbain. Un dernier chapitre cerne l'apport particulier d'une histoire sociale (politique?) de grands projets techniques à l'aune d'une historiographie romaine qui a fait peu de cas des rapports liant les décisions techniques au contexte sociopolitique dans lesquelles elles ont été prises.

D'entrée de jeu, saluons cette remarquable étude de cas que nous offre l'auteur. Les grands collecteurs, si essentiels à la vie en milieu urbain, mais bien souvent oubliés parce qu'invisibles aux yeux de ceux qui ne pourraient pourtant pas s'en passer, ne constituent pas un objet prisé par les historiens (du moins jusqu'à récemment). Or, l'auteur nous en livre une histoire qui, contrairement à bien des études qui ne s'attardent qu'aux aspects financiers, techniques ou sociaux (crainte des inondations et des épidémies), intègre cet objet technique au contexte beaucoup plus large des grands bouleversements sociopolitiques de l'émergence de l'Italie moderne.

Il n'en demeure pas moins que le spécialiste de l'histoire urbaine restera un peu sur sa faim après avoir refermé ce livre. À trop vouloir rapporter toutes décisions à une question d'enjeu institutionnel, on oublie que le politique se heurte quelquefois à des contraintes techniques, à des théories scientifiques qui commandent certaines visions du monde, à des populations qui ont leur mot à dire, autant d'éléments dont il est peu ou pas question dans l'étude de Bocquet. Ce dernier, en n'ouvrant presque jamais cette boîte noire qu'est l'argument scientifique ou technique, interdit de déterminer le poids relatif du politique et celui, comme dirait Bourdieu, de la force de l'idée vraie. Prenons à titre d'exemple (on pourrait les multiplier) l'épisode des débats du milieu des années 1870 autour du projet de Rullier de déviation du Tibre (p 158–167). Le projet meurt au feuilleton, nous apprend l'historien, car l'ingénieur français n'avait « aucune chance ». Il n'a pas compris que « la technique n'est pas seule en jeu ». Son projet est écarté pour des raisons de « nécessité politique ». Bocquet mène rondement sa démonstration montrant que ce sont essentiellement des considérations politiques qui expliquent le rejet du projet Rullier. Une lecture rapide nous rallie rapidement à la thèse de l'auteur. À bien regarder cependant, il n'est pas sûr que cette thèse tienne la rampe. Comment savoir, en effet, si les arguments techniques, scientifiques ou monétaires avancés par les différents comités d'experts pour condamner le projet ne constituaient, en fait, qu'un couvert pour cacher les vrais motifs du rejet qui seraient de nature politique? Car l'historien est peu disert sur le bien-fondé de ces arguments. Il nous apprend que ces experts ont trouvé que son projet était ambitieux et donc très coûteux. Qu'il commandait que l'on déplace d'énormes quantités de terre faisant craindre ainsi une épidémie de malaria. Bref, les raisons autres que politiques ne manquaient pas pour condamner la proposition du Français. L'examen de ces arguments, à la lumière des connaissances techniques et scientifiques de l'époque, aurait pu nous indiquer que, comme l'écrit Rullier lui-même, ses adversaires se sont servis d'« armes aussi faibles » et renforcer d'autant sa thèse.

On s'étonne de la quasi-absence du spectre des épidémies dans cette histoire exhaustive du processus décisionnel qui a conduit à la mise en place du réseau de collecteurs romain. La crainte de la malaria que nous avons mentionnée plus haut constitue l'une des rares évocations de ce phénomène. Les historiens ont pourtant révélé l'importance de la théorie miasmatique dans l'élaboration de mesures pour contrer les maladies

infectieuses, au XIXe siècle, dont l'une des plus importantes est certes la construction d'un réseau d'égouts, vu comme moyen par excellence d'éliminer les eaux stagnantes et autres marais nauséabonds. Il est peu question également de la révolution médicale qui s'opère dans les années 1880 et qui relègue les miasmes aux oubliettes au profit d'un nouveau paradigme, la théorie bactériologique. Par ailleurs, il n'est pas non plus question de la mise en place d'un système général d'adduction d'eau pour la ville de Rome. Celui-ci entraîne toujours la prolifération des water-closets et une augmentation vertigineuse du volume des eaux usées rejetées dans les égouts. Quand l'auteur se pose la question de savoir pourquoi il faut attendre la fin des années 1870 pour trouver dans les archives le début d'une étude d'ensemble sur les égouts, sa réponse est la suivante : la forte croissante démographique de la ville qui sature un réseau archaïque et, bien sûr, l'objectif d'affirmer, par la promotion d'une vision d'ensemble, la compétence des services de la mairie dans ce domaine. Or, il est beaucoup plus probable que la généralisation des W.C. et la montée de nouveaux experts, médecins hygiénistes et ingénieurs sanitaires, aient beaucoup plus concouru à placer la construction d'un système général d'assainissement au rang de priorité dans l'agenda des services techniques municipaux.

Ces quelques remarques ne devraient pas faire oublier que *Rome ville technique* constitue un apport singulier et remarquable à l'historiographie et qu'il faut saluer la parution de cet excellent ouvrage.

Robert Gagnon
Université du Québec à Montréal et Centre interuniversitaire de recherche sur la science et la technologie (CIRST)

Burley, David G., and Mike Maunder. *Living on Furby: Narratives of Home, Winnipeg, Manitoba, 1880–2005.* Winnipeg: The Institute of Urban Studies, University of Winnipeg, 2008. Pp. 155. Illustrations, photographs, maps.

The historical trajectories of inner city residential neighbourhoods have been the subject of academic investigation and public policy formation since the interwar period (in the United States) of the last century. Since the 1960s greater sensitivity to the housing needs and uses of class- and ethnically-differentiated groups, and the structural diversity of households has gained ground in both fields in Canada and the USA. *Living on Furby* exemplifies this trend by attempting to analytically link experiences of home and the structural development of inner city Winnipeg by examining the trajectory of a single residential block between Broadway and Portage Ave.

As the product of a collaboration between an academic historian (Burley) and a journalist (Maunder) with ties to a non-profit housing society in West Broadway (the area around Furby Street), the book is a reflective moment in a revitalization project (rehabilitating housing for a mix of tenants, and integration through community services and activism) that it documents in its final chapter. Stretching from its settlement between the 1880s and 1910s by respectable middle class Anglo-Canadian families (as owners and tenants), the book follows the block through a transition to lower middle class rooming houses in the interwar period, a postwar revitalization linked to immigrant home ownership that was often enabled by boarding, and its gradual physical decline through absentee landlordism as the neighbourhood was transformed by socio-economic adjustments and the migration of poor, and particularly Aboriginal, groups to the wider area.

A significant contribution of the study is to show how demographic change and family lifecycles bear upon neighbourhood transition. Without the appearance of a coherent group willing to take possession of properties and adapt the lines of their household to fit the physical characteristics of the houses, disinvestment ensued from the 1920s through to the 1940s because of 'the waning interest of owners in maintaining the residential character of the neighbourhood' (38). The children of the post-war owners often formed roots elsewhere, in a sense enabled in their class mobility (or status maintenance) by their parents' choices, and these owners or the investment companies that replaced them did not sustain the networks of sociability and surveillance work of an earlier time.

The book draws upon a variety of sources (newspapers, directories, assessment records, interviews, written accounts, court documents) not just to reconstruct the block's characteristics over time, but to reveal how the lifecycles of houses intersect with personal life stories. The narratives of home constructed about residents of Furby street involve taking the concept of home as an accumulation of expectations and experiences of domestic life, so that Furby becomes a setting for realizing home and creating new traces carried forward when residents leave the block. In the early chapters of the book, insights concerning the historically specific constructions of home come in the form of suggestive facts such as the prevalence of tenancy among upper middle class families, and the acceptability of roomers as the departure of children left space available in the family home. In the post-war period, the sources allow far more substance for the discussion: a particular sense of home is linked to routines of gendered domestic labour and the familiar interactions and surveillance of tenants and the neighbourhood. The capacity of roomers to enact home life are shown to depend upon their interaction with the space, other tenants and their landlord or caretaker. The constructed narratives of home reflect on how residents managed their safety, how a porch could enable Aboriginal people to gather in extended kin patterns, the availability of sociability as part of a 'party' culture and related demands for intervention to limit its disruptions, or finally, how some made the most of being left alone. The revitalization chapter suggests ways in which tenants altered their behaviour with consequences for their sense of home when institutional supports appeared. They often unfurled practices of making a home that were limited when a rough and often violent environment seemed to prevail.

The book includes significant material on how diverse residents have made homes out of varied social, cultural and physical